

## Un chalet dans la tourmente, la Sèche des Amburnex

### 88 La Sèche des Emburnex

Propriétaire	: Commune de Lausanne
Exploitants	: Pittet Frères, Cottens
Altitude	: 1290 - 1340 m (bâtiment: 1297 m)
Surface pâturable épurée	: 61 ha
Charge en 1972	: 30 grandes génisses de 2 à 3 ans 52 génisses moyennes de 1 à 2 ans
Provenance du bétail	: de la plaine
Durée moyenne du pacage	: 120 jours
Personnel	: un garde-génisses loge au chalet de la Sèche. Il va prendre les repas aux Emburnex où cuisine son épouse

#### Conditions naturelles et économiques

La Sèche des Emburnex possède au centre un grand plateau où la roche affleure en maints endroits. Le terrain, généralement peu profond et rocailleux, s'élève en pentes modérées vers le nord-ouest et vers le sud-est. Sur la partie nord-ouest assez sèche, il ne pousse qu'un maigre fourrage. Ailleurs, la production est meilleure en général, mais elle reste faible dans l'ensemble. On remarque assez peu de mauvaise herbe. Quelques sapelots et genévriers croissent par places. Aucun endroit particulièrement dangereux n'est à relever.

Il est possible de se rendre en voiture devant le chalet par un chemin graveleux. La surface de parcours ne comporte pas de séparation. Côté nord-ouest, un mur de clôture a été construit en lisière. L'eau des abreuvoirs est tirée de 2 citernes et d'un puit. On emploie la paille pour la litière. Le fumier est conduit régulièrement sur le pâturage avec le tombereau à cheval des Emburnex. Il n'existe pas de fosse à purin. La fumure est complétée par l'épandage d'engrais composé (NPK 15.15.15) au printemps.

#### Bâtiment

C'est un ancien chalet-étable de maçonnerie recouvert de tôle. On y trouve 2 chambres, un ancien local de fabrication et une cave. Ni l'eau, ni l'éclairage ne sont installés. Deux écuries doubles offrent la place pour 95 génisses. Elles disposent de couchers en bois et de caniveaux en ciment au centre; pas de crèches.

#### Amélioration à effectuer

- partager la surface en deux parcs et faire alterner la pâture

Ce fut-là le rapport de Georges Vagnières pour le cadastre de la production agricole de 1972.

La Sèche des Amburnex, un lieu qui retint aussi l'attention de Samuel Aubert. On découvre son texte aux pages suivantes, tiré de la Revue du Dimanche du 24 octobre 1943:

## LA SÈCHE DES AMBURNEX

La Revue. - N° 302 (vendredi 23 décembre 1910)

Tous les voyageurs à pied ou autrement peuvent être rangés en deux catégories : 1° ceux qui n'observent ou ne voient rien ou qui ne voient que ce qui est recommandé dans les guides ou par la mode ; 2° ceux qui observent de leurs yeux tout ce qui existe et se passe autour d'eux et de ce fait enregistrent dans leur substance cérébrale des impressions solides, des clichés ineffaçables. La curiosité et le désir d'apprendre et de comparer les poussent sans cesse vers les choses de la Nature. Elle est pour eux un champ perpétuel d'observations et de comparaisons. Pour eux, la Nature n'est jamais semblable à elle-même : deux forêts ne sont jamais pareilles et, entre deux vallons, ils constatent toujours des différences esthétiques plus ou moins sensibles. C'est à ces observateurs-là, exclusivement, que je m'adresse ici.

Ils savent évidemment ce qu'est un lapiaz : une surface de terrain, formée par des bancs de rochers horizontaux ou inclinés, séparés par des fissures aux arêtes plus ou moins anguleuses et troués de dépressions de profondeur variable. Mais, ils le savent, il y a lapiaz et lapiaz. Dans le Jura, les lapiaz sont fréquents, beaucoup sont constitués par des assises calcaires disloquées, assez inclinées, rabotées par les glaciers et creusées ensuite par les eaux superficielles d'une multitude de rigoles, plus ou moins petites anastomosées. Il y a aussi les lapiaz horizontaux. Ils ne sont pas rares, et, dans la règle, il n'y en a pas deux qui se ressemblent absolument. Aussi, c'est de l'un, qui au point de vue esthétique et scientifique présente un grand intérêt, que je voudrais dire ici quelques mots.

Il est situé à quelque distance au sud-ouest de la route du Marchairuz, par delà la grande forêt de La Rollaz, dans le vallon des Amburnex, sur le pâturage de la Sèche – un nom prédestiné – à l'altitude de 1330 m environ. C'est donc le lapiaz de la Sèche-des-Amburnex, mais à la vallée de Joux, on l'appelle la Sèche tout court. Ce vallon des Amburnex s'étend très loin vers le sud-ouest du côté de St-Cergue et se prolonge au nord-est au pied des sommités du Cunay et du Mont-Tendre. Autrefois, il servait de communication entre les couvents de St-Claude et de l'abbaye. On prétend même qu'il fut habité ! Qu'y a-t-il de

fondé dans cette assertion ? – Je ne sais, mais un fait est certain, c'est que s'il y a eu une fois des habitations dans le vallon des Amburnex, on n'en voit plus aucune trace. Il est aujourd'hui complètement couvert de pâturages et de forêts.

Il est temps de revenir à notre Sèche ! On y accède le plus facilement en partant du Brassus par la route du Marchairuz. Parvenu à la hauteur du plateau de la Meylande, on prend un chemin à droite, qui en une demi-heure vous y conduit. Il traverse la belle forêt de La Rollaz, un type de forêt de montagne, aux arbres élancés, peu branchus, dominant une végétation herbacée d'une luxuriance extraordinaire. À la sortie du bois, on est en vue de la Sèche, et tout de suite, l'observateur s'écriera : « Mais c'est un lieu de désolation, un désert et je comprends qu'on ait donné à cet endroit un nom aussi significatif. »

La Sèche constitue une dépression circulaire, une cuvette d'un kilomètre environ de diamètre, entourée d'une ceinture de forêts. Les pentes précédant le lapiaz proprement dit, sont occupées par un pâturage qui, à vrai dire, est loin d'être quelconque, car de suite l'observateur le moins attentif y découvrira une plante à fleurs roses, très odorantes, recouvrant le sol de larges touffes et qu'il n'aura jamais rencontrée ailleurs, les pâturages situés au pied septentrional du Marchairuz exceptés. Elle n'existe pas ailleurs en Suisse, sauf pourtant, et en très petites quantités, dans le Jura soleurois et neuchâtelois et au Mont-Salvatore, près de Lugano. Cette plante, c'est le *daphné* (*D. cneorum*), une plante des montagnes du sud de l'Europe, qui des Alpes du Dauphiné a poussé une pointe jusque dans notre Jura, grâce à la dépendance étroite dans laquelle se trouve cette dernière chaîne, vis-à-vis des Alpes françaises. Plus loin, il admirera les tiges gracieuses du lin des Alpes, portant des fleurs bleu d'azur, aux pétales fragiles, que le vent emporte bien vite ; puis un arbuste vigoureux, aux tiges couchées et incrustées dans le sol, recouvert d'innombrables fleurs jaunes papilionacées ; c'est le genêt poilu, plante des hautes chaînes jurassiques, sèches et ensoleillées.

Mais tout en descendant et en admirant combien d'autres fleurs de la montagne, en plein épanouissement, nous serons parvenus au bord du lapiaz. Des bancs épais, de puissantes assises cal-



caires, de teinte grise, recouvrent la plus grande partie du sol ; ils sont séparés par un réseau d'innombrables fissures, tantôt très étroites, tantôt larges de plusieurs décimètres qu'à La Vallée on nomme laisines, au fond desquelles végètent paisiblement et à l'abri des rigueurs du temps des mousses et des fougères naines. Ailleurs, les crevasses font place à des excavations, des trous ronds qui font penser à des baumes à l'état embryonnaire. À diverses reprises, le système rocheux est interrompu par de petites combes transversales revêtues d'un beau gazon fleuri. Les surfaces rocheuses sont lisses, plus ou moins entamées par l'eau de pluie et surtout très glissantes, aussi attention, on peut faire sur la pierre, et spécialement sur les arêtes tranchantes, des chutes très dangereuses.

La chute de pluie dans la localité est sans doute considérable, mais le terrain du lapiaz est d'une perméabilité telle qu'il n'en conserve que très peu. La plus grande partie de la participation atmosphérique s'infiltré dans le sous-sol et va alimenter, après un trajet souterrain prolongé, les sources du versant oriental de La Vallée. Dans ces conditions, la surface du lapiaz apparaît partout d'une sécheresse désolante. Cette sécheresse se remarque immédiatement par la physionomie de la végétation ligneuse, des sapins (épicéa) spécialement. Dans les fissures et même à la surface des dalles recouvertes d'une mince couche de terre végétale, se sont enracinés de nombreux sapins, mais ils présentent un aspect bien différent de celui de leurs congénères de bonne terre : ramassés, branchus, miséreux au possible, dans tout leur développement ils disent l'ingratitude du sol dans lequel ils ont élu domicile. Bien entendu, leur croissance est d'une lenteur extrême ; les anneaux concentriques annuels sont très serrés et des troncs de 5 cm de diamètre accusent couramment cinquante ans ou plus d'existence. Puis beaucoup sont secs, absolument secs, morts de faim ou plutôt de soif avant l'âge.

La végétation buissonnante : sorbiers, saules, etc., se comporte à peu près de même ; le rabougrissement est son caractère dominant et, à chaque pas, on observe des variétés de saules à feuilles réduites, produites incontestablement par la sécheresse du substratum.

Les dalles calcaires sont envahies ici et là par une végétation de lichens qui attaquent la roche et lentement préparent une mince couche d'humus à la surface de laquelle pourront par la suite se développer des mousses et beaucoup plus tard des végétaux à organisation supérieure. Nous assistons là à la première phase de la lutte

que la Nature organisée déclare sans trêve, ni repos, aux terrains dénudés.

Ailleurs, les surfaces rocheuses donnent asile, par-dessus une très faible couche de terre végétale, à de gigantesques touffes de daphné et de genêt qui s'étalent à leur aise en formant de vrais tapis constellés de fleurs.

Et si nous rassemblons les observations faites, nous nous faisons bien vite une idée très nette du cycle important de vie qui se déroule là sous nos yeux et dont nous distinguons sans peine les diverses phases.

La roche nue est attaquée par les lichens et les mousses qui déterminent à la longue une faible épaisseur d'humus, capable de nourrir des plantes un peu plus exigeantes. Celles-ci, à leur tour, par leurs détritiques, enrichissent et épaississent l'humus formé, si bien qu'après un nombre incalculable de générations, des végétaux supérieurs, comme le daphné, le genêt et bien d'autres encore, rencontrent des conditions suffisamment favorables pour germer, se développer et vivre dans la terre ainsi élaborée. Mais tout n'est pas fini par-là ! Avec eux, le revêtement végétal n'a pas dit son dernier mot, loin de là ! – Bientôt, des arbrisseaux et plus tard des sapins, prennent pied dans ce sol bien ingrat encore et s'y développent nous savons comment. Le fourré de sapins est probablement la formation définitive, celle qui met le point final à l'évolution végétale à la surface du lapiaz. Elle est définitive... jusqu'à ce que l'ouragan, le feu ou la hache du bûcheron la fasse disparaître. Alors, l'humus lentement accumulé durant des siècles et des siècles, se dessèche, le vent et l'eau l'entraînent, la roche nue apparaît à nouveau, le travail de milliers de générations de végétaux est anéanti... et tout est à recommencer ! Dans le lapiaz des Amburnex, les diverses phases du cycle sont nettement visibles et reconnaissables. Il suffit d'ouvrir les yeux pour s'en convaincre.

Mais il est des parties du lapiaz qui présentent une végétation bien différente. Ce sont les fissures larges et peu profondes, les dépressions circulaires. Là le vent accumule en masse des débris végétaux, feuilles et herbes mortes, qui se décomposent plus ou moins vite et engendrent à la longue une épaisse couche d'humus, capable d'absorber une notable quantité d'eau et de permettre le développement d'une haute végétation herbacée. Nous observons en abondance, dans ces stations : des lis martagon de toute beauté, l'anémone des Alpes, l'anémone à fleur de narcisse, le narcisse lui-même et bien d'autres encore. Le sapin n'y élit pas volontiers domicile. En effet, la densité des hautes herbes, l'abondance et

la pression de la neige constituent des obstacles presque insurmontables à son développement.

La Sèche a donc elle aussi ses narcisses, mais c'est plutôt dans les petites combes herbeuses, interrompant les lapiaz, qu'on les observe. Là, ils foisonnent, ils abondent et piquent le vert gazon d'innombrables étoiles blanches : une splendeur pour les yeux à l'époque de leur épanouissement ?

Le climat de la Sèche a un caractère continental nettement prononcé. Très chaud le jour, très froid la nuit ! Effectivement, les dalles de rocher réfléchissent intensivement les rayons solaires, échauffent par conséquent les couches d'air sus-jacentes et, pendant les chaudes journées de l'été, font de cette localité une fournaise ardente.

Pendant les nuits claires, au contraire, la radiation est considérable ; les courants d'air froid des pentes environnantes s'y précipitent sans obstacle et la température s'abaisse d'une façon anormale. Aussi la végétation et plus particulièrement les plantes d'origine méridionale, comme le daphné, doivent-elles posséder une belle dose de résistance pour supporter de pareilles variations dans la chaleur du jour et de la nuit.

Il m'a pris fantaisie, une fois, de mesurer l'abaissement nocturne de la température, à la Sèche, et de contrôler, par-là, le refroidissement que le daphné fleuri est capable de supporter. Le croirait-on, au milieu de juin, en 1899, j'ai noté  $-7^{\circ}$  à la surface du sol, par un ciel absolument serein ! Et je puis bien le dire, ce me fut une intime jouissance que cette nuit, passée sous la voûte azurée, seul avec la Nature endormie. Peu après le coucher du soleil, mon installation au beau milieu de la Sèche est terminée, mes thermomètres, minima et ordinaires, que je consulterai d'heure en heure, sont en place, et graduellement je vois la nuit

descendre sur la terre, noyant les monts et les bois dans son ombre grandissante. Plus rien ne s'entend si ce n'est les clochettes du troupeau qui paît encore dans le lointain. Les unes après les autres, elles se taisent et c'est alors le silence absolu ; ce silence, ce calme grandiose que rien ne trouble jusqu'au lever du jour, pas même un souffle d'air, impressionne positivement et vous laisse je ne sais quelle sensation mystérieuse et indéfinissable !

Maintenant quelle est l'origine de ce lapiaz qui, comme je l'ai dit, occupe le fond d'une vaste cuvette. Avons-nous affaire à un effondrement local ? Je laisse le soin de répondre à de plus savants ; mais il est certain que les glaciers jurassiques ont occupé la dépression, raboté et aplani les surfaces rocheuses ; peut-être même ont-ils tout fait, c'est-à-dire creusé eux-mêmes la dépression ? Dans ce cas, je me demanderais ce qu'ils ont fait des copeaux, car aux alentours, il n'existe pas la moindre trace de moraine.

Le lapiaz des Amburnex n'est pas un lapiaz quelconque. Il a une physionomie bien à lui ; il ne ressemble en rien à la nature environnante. Il impressionne et retient aussitôt les regards de l'observateur attentif. Avec le Noirmont et bien d'autres lieux encore, il fait partie de ces coins perdus du Jura pittoresque pour lesquels je professe un enthousiasme sans bornes ; aussi mes lecteurs ne s'étonneront-ils pas si, même au risque de les raser, je cherche à le leur communiquer.

SAM. AUBERT.

Le chalet de la Sèche des Amburnex, propriété de la commune de Lausanne, a brûlé le 3 août 2009. La FAVJ relate le sinistre le 13 du même mois :



LE CHENIT

## Le chalet d'alpage de la Sèche des Amburnex détruit par les flammes



Le lundi 3 août, le réveil fut brutal pour un couple de vacanciers, qui dormait à proximité du chalet, quand peu après 5h du matin, il aperçut des flammes s'échappant du bâtiment. Il alarma le 118.

Lorsque les hommes du SDIS Vallée de Joux arrivent sur place, la bâtisse est complètement embrasée et le toit s'est déjà effondré. Une moto-pompe est mise en place pour puiser l'eau du réservoir du chalet afin d'alimenter les lances sur l'arrière du bâtiment, alors que la tonne-pompe est ravitaillée par 2 camions transport d'eau, qui amenèrent près de 50'000 litres d'eau depuis Le Brassus en un temps record.

Le sinistre fut sous contrôle vers 7h30. Des sapeurs-pompiers équipés d'appareils de protection respiratoire, commencèrent à déblayer les nombreuses tôles, afin d'éteindre les dernières flammes.

Un dispositif d'extinction resta en place jusqu'au mardi soir.

L'enquête menée par la Police Cantonale Vaudoise a permis de déterminer que le sinistre est dû à une défectuosité technique du réfrigérateur.

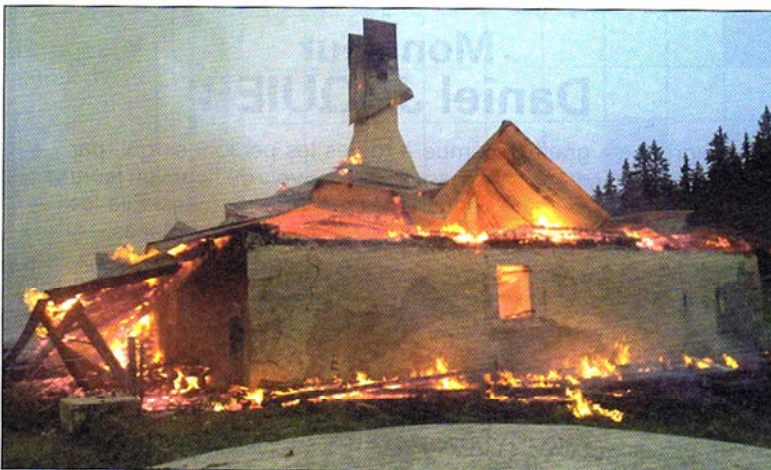
Le SDIS Vallée de Joux est intervenu avec 21 sapeurs et 8 véhicules, ainsi que 2 camions citernes des entreprises Rochat Gravière et Carlin pour le transport d'eau.

*SDIS Vallée de Joux*

*Photos: SDIS Vallée de Joux*



*Quelques minutes après l'arrivée des premiers véhicules*



*La partie cuisine du chalet, d'où le feu a commencé*

Reste à savoir la manière dont se présentait la Sèche des Amburnex avant son incendie.





Photo Eugène Vidoudez



Photo internet





Photo internet

On découvre donc un toit à quatre pans brisés, tout à fait dans le style de la contrée, construit on ne sait à quelle époque, probablement au début du XIXe siècle, quand Lausanne rachète les Amburnex (1803) à l'occasion de la vente des biens nationaux.

Suite à l'incendie, la Ville de Lausanne prend la décision de reconstruire le chalet à l'ancienne, c'est-à-dire réutilisant les murs d'origine et dotant le chalet, après pose de la nouvelle charpente, d'une couverture en tavillons ou encelles. La reconstruction a été financée à hauteur de 600 000 par l'ECA.

Le chalet, mis à part le temps qu'il faudra pour que cette couverture adopte le gris traditionnel des tavillons après qu'ils aient été brunis par le soleil et délavés par les intempéries, retrouve son visage d'autrefois, c'est-à-dire d'avant 1923 où il avait été recouvert de tôles ondulées.

Notons que le chalet de la Sèche ne servait plus depuis longtemps que d'abri pour le bétail et n'avait plus aucun rôle dans la production fromagère.

Il convient maintenant de retrouver les techniques de fabrication du « sable rouge » et de la terre cuite entrant dans la composition de la chaux utilisée pour la réfection des murs. Ces quelques lignes, parues dans la FAVJ, sont signées Roger Simond :

## **Projet de fabrication du « sable rouge »**

### **1. Technique et tradition**

La plupart des constructions en maçonnerie érigées dans l'ar jurassien jusque vers la fin du 19<sup>e</sup> siècle ont fait usage de la technique qui consiste à fabriquer du sable sur le site par cuisson de la terre végétale.

La cohésion et la résistance d'un mortier à base de chaux aérienne nécessite d'y ajouter des agrégats, généralement du sable, matériau rare souvent introuvable dans un alpage.

Le transport des matériaux sur de longues distances n'est pas envisageable à cette époque, une solution réalisée sur le site s'impose. Un calcaire de bonne qualité pour la fabrication de la chaux et pour la construction des murs, de la terre pour sable rouge et du bois pour cuire le tout, tous ces matériaux sont à disposition à pied d'œuvre dans les alpages jurassiens.

Autre effet sur la qualité du mortier de chaux, l'adjonction de cette terre cuite confère au mélange certaines qualités hydrauliques avec une augmentation de la dureté et de la résistance aux intempéries. Les Romains déjà l'utilisaient et la qualifiaient de « Pouzzolane artificielle ».

### **2. Fabrication de la terre cuite**

La coupe régulière des mottes va faciliter la pose contre la meule de bois. On pose les mottes de terre en assises autour de la meule de bois avant de mettre le feu.

La cuite dure 18 à 24 heures.

Après refroidissement, le « sable rouge » peut être extrait et tamisé ; il est alors prêt à être mélangé au mortier.

Les différentes températures de cuisson donnent à la terre cuite une grande variété de couleurs. Ces particularités se retrouvent sur les anciens crépis et mortiers de pose.

J'ai eu le plaisir d'organiser la mise en œuvre de cette technique sur le site du chalet d'alpage du Mont-dessous à Rossinière.

Roger Simond



Le chalet tel qu'il se présente le 19 novembre 2011





Toit de tavillons et chéneaux de bois, tout pour retrouver le bon vieux temps !





La beauté retrouvée pour ce bâtiment désormais hors du commun. Ci-dessous pignon à vent.







Et retour à la Combe des Amburnex par un chemin où les nids de poule ne manquent pas et sont même si nombreux qu'on n'a plus la possibilité de regarder le beau mur situé à ses côtés sur une bonne partie de son parcours.